

# Un index vers le ciel

## Si belle vallée Verte !

●●● **Jan Marejko**, Genève  
Philosophe et journaliste

J'entendais il y a quelques semaines, dans l'émission *Répliques* (une oasis pour tous ceux qui cherchent un peu de nourriture intellectuelle dans le désert médiatique d'aujourd'hui), Alain Finkielkraut interviewer Michel Houellebecq. Celui-ci venait de publier son dernier ouvrage qui allait recevoir le prix Goncourt : *La carte et le territoire*.<sup>1</sup> Commentant ce titre, le philosophe français confia en passant à ses auditeurs qu'il faisait volontiers du vélo et que, donc, il connaissait bien les cartes.

On pourrait disserter philosophiquement sur le rapport entre, d'une part, une carte et, d'autre part, un territoire, en partant du fait que plus une carte est précise, moins elle l'est. Mais laissons cela. Je préfère signaler au lecteur que, moi aussi, j'apprécie le vélo au point que, souvent, je dois recourir à une carte pour choisir un itinéraire. Ce que je fis il y a quelques semaines pour aller pédaler dans l'une des plus belles vallées du monde, à mes yeux, la vallée Verte, qui remonte lentement de celle de l'Arve jusqu'au mont Forchat où l'on trouve une impressionnante statue de saint François de Sales.

Mais avant d'accéder à cette vallée, lorsqu'on part de Genève, il faut traverser Annemasse pour prendre l'étrange

route de Samoëns, étrange car elle se termine dans un cul de sac devant la plus haute montagne d'Europe, le Mont-Blanc. Avant cette ville, il faut tourner à gauche au pont de Fillinges et, après une petite côte raide, accéder aux enchantements de la vallée Verte.

### Le jeune homme riche

Je traversai donc Annemasse, ville que je connaissais déjà parce que, comme prof de philo, j'y avais « surveillé » les candidats au Bac lors des épreuves de fin d'année. Mais curieusement, il y avait très longtemps que je n'étais pas allé au-delà de cette ville. J'avais juste des souvenirs d'enfance, époque où les supermarchés n'existaient guère et où l'on ne trouvait pas ces zones industrielles et commerciales qui, aujourd'hui, enserrant ou étreignent nos villes.

C'est précisément dans une telle zone que je pénétrai en dépassant Annemasse. J'en eus presque le souffle coupé alors même que, par ailleurs, connaissant bien l'Amérique, je n'aurais pas dû être trop surpris par ces défilements de bâtiments cubiques pour stockages massifs de biens divers exposés dans des vitrines vantant les qualités de meubles, scooters ou aliments. Le contraste entre mes souvenirs d'enfance et ce que je découvrais n'aurait

méditation

*De l'influence des modes de l'occupation de l'espace sur notre sentiment de finitude ou de grandeur. Ballade méditative.*

1 • Flammarion, Paris 2010, 428 p. (n.d.l.r.)

## méditation

pas pu être plus marqué. Je garde surtout en mémoire, une immense affiche. Elle était comme un drapeau planté sur ces amoncellements de biens de consommation et vantait des billets de loterie d'un genre nouveau : ils allouaient au gagnant une rente à vie de mille euros par mois.

Je ne suis pas hostile à la consommation car il faut bien vivre de pain. Mais pas seulement ! C'est donc l'intégrale occupation de l'espace public par la marchandise qui m'exaspère, occupation que la zone commerciale d'Annemasse, avec sa publicité pour une rente à vie, illustre parfaitement. Le pire est qu'en voyant cette publicité, je sentis naître au fond de moi l'envie de profiter d'une telle rente. J'éprouvai une sensation qui, comme j'en pris conscience plus tard, ne devait pas être très éloignée de celle du jeune homme riche devant le Christ : ayant à choisir entre une vie protégée par la rente de ses biens et une autre, risquée, inconnue, dangereuse peut-être, avec Jésus, il choisit la sécurité de cette rente, c'est-à-dire une existence de mort-vivant au lieu de la plénitude de l'existence. Mais que celui qui n'a jamais éprouvé le désir d'être indéfiniment protégé par quelque système financier lui jette la première pierre !

Je ne m'arrêtais pas devant les vitrines de cette zone commerciale, ni devant l'affiche de la loterie ; je continuai à pédaler, respirai mieux une fois sorti de cette zone et pris à gauche au Pont de Fillinges. Avec l'effort, le mouvement cyclique et régulier de mes jambes sur le pédalier, j'entrai lentement dans ce qu'on appelle aujourd'hui un « état zen » : purification intérieure - oubli des soucis du lendemain -, regard désintéressé sur l'environnement. Mais ce jour-là, il y avait encore plus qu'un « état zen ». Il y avait non seulement des sta-

tuettes de la Vierge dans de petits sanctuaires, mais aussi de nombreuses églises. Datant du XIX<sup>e</sup> siècle, elles n'étaient pas très belles mais, néanmoins, leur clocher était comme un index pointé vers le ciel. Au-delà du plaisir d'être dans la nature, je me sentais donc invité à regarder vers le ciel, vers le haut. Qu'y vis-je ?

## Au-delà du vieil homme

Je ne répondrai pas à cette question. D'ailleurs, je crois que je n'en serais pas capable. Mais je sais que je n'éprouvai pas, dans cette vallée, le sentiment d'oppression qui m'avait envahi lorsque j'avais traversé la zone commerciale d'Annemasse, avec sa tentation d'une rente à vie. Je méditai plutôt sur deux choses.

D'abord, le contraste entre l'horizontalité désespérante d'une zone entièrement vouée à notre existence mortelle et une autre où je découvrais une verticalité me renvoyant à quelque chose qui n'était ni dans ce monde ni dans ma vie passée, présente ou future. Ce « quelque chose » auquel me renvoyaient de petits ou grands monuments religieux n'était même pas la nature, car un clocher ne pointe pas en direction de mes vaches bien-aimées, ni même en direction d'un de ces beaux sommets de la Haute-Savoie.

Alors, étais-je renvoyé à l'absolu, au Tout-Autre, au surnaturel ? Peu importe. L'essentiel est que, par ce renvoi, je me sentais allégé parce que tiré vers le haut, sans pouvoir dire vers quoi. En revanche, dans la zone industrielle, je m'étais senti renvoyé à moi-même, à la pauvre finitude de mon existence, au vieil homme en moi, comme aurait dit saint Paul.

Ensuite, je songeai aux nouvelles générations. En étalant nos zones industrielles, n'allons-nous pas leur donner ce sentiment d'oppression que j'avais ressenti en traversant celle d'Annemasse ? Les espaces que nous traversons quotidiennement influencent profondément la perception que nous avons du monde. Grandir en banlieue, dans une « zone » justement, comme on dit aujourd'hui, ce n'est pas la même chose que grandir dans une belle ville ou un beau village avec des clochers pointés vers le ciel. Dans le premier cas, nous nous sentons écrasés comme le savent bien les jeunes des banlieues. Dans le deuxième cas, et, comme je l'ai éprouvé dans la vallée Verte, allégés.

Cette alternative entre l'oppression et l'allègement ne se réduit pas à celle qu'on peut trouver entre la ville et la nature. Elle est plus subtile. En pédalant de la « zone » d'Annemasse à la vallée Verte, je n'avais pas passé d'un milieu urbain à un milieu débarrassé de toute architecture. Au contraire, j'avais passé, ce jour-là, d'un espace me renvoyant à moi-même à un espace faisant porter mon regard non seulement au-delà de moi-même, mais au-delà de la nature. Il était balisé par une architecture qui n'était pas qu'au service de mes besoins, comme dans une zone commerciale, mais au service de ce qui me dépassait, au service de mes plus profondes aspirations !

2 • Philosophe russe (1866-1938) de « la pensée existentielle ». Voir **Geneviève Piron**, *Léon Chestov, philosophe du déracinement*, l'Age d'Homme, Lausanne 2010, 452 p. (n.d.l.r.)

## Habiter l'espace

J'aurais pu, il est vrai, ressentir le même allègement dans un de ces espaces publics qui peuvent faire vibrer en nous quelque chose qui n'a plus rien à voir avec nos productions et nos consommations. En pénétrant, pour paraphraser Léon Chestov,<sup>2</sup> à Athènes ou à Jérusalem, les hommes se sentaient, dans le premier cas, des citoyens appartenant à une cité ou, dans le deuxième, des croyants appartenant au peuple de Dieu. Voilà pourquoi l'alternative n'est pas entre la ville et la nature, mais entre une architecture de « zone » qui nous renvoie soit à nos « misérables existences », comme disait de Gaulle lors de la libération de Paris, soit à une existence politique (Athènes) ou religieuse (Jérusalem).

C'est seulement lorsqu'il s'élève jusqu'à la citoyenneté et, plus encore, à une appartenance religieuse, que l'être humain peut éprouver cet allègement que j'ai ressenti en pénétrant dans la vallée Verte, c'est-à-dire une joie profonde. Il cesse de se sentir réduit à ses besoins. Il commence à se sentir respecté, mieux même, relié à ses semblables, à ses ancêtres et à ses enfants.

La bonne nouvelle est que pour sentir cette joie, il n'est pas nécessaire d'avoir un vélo, encore que... Mais il reste toutefois nécessaire de trouver des espaces où quelque index nous signale qu'il y a autre chose que le monde, nos vies, la nature.

A l'heure où, dans l'actualité politique européenne, il est beaucoup question de « l'occupation de l'espace laïque » par des musulmans, il faut rappeler que nos espaces laïques sont déjà occupés par des zones commerciales. Ce rappel est la condition d'un dialogue constructif entre islam et chrétienté.

**J. M.**